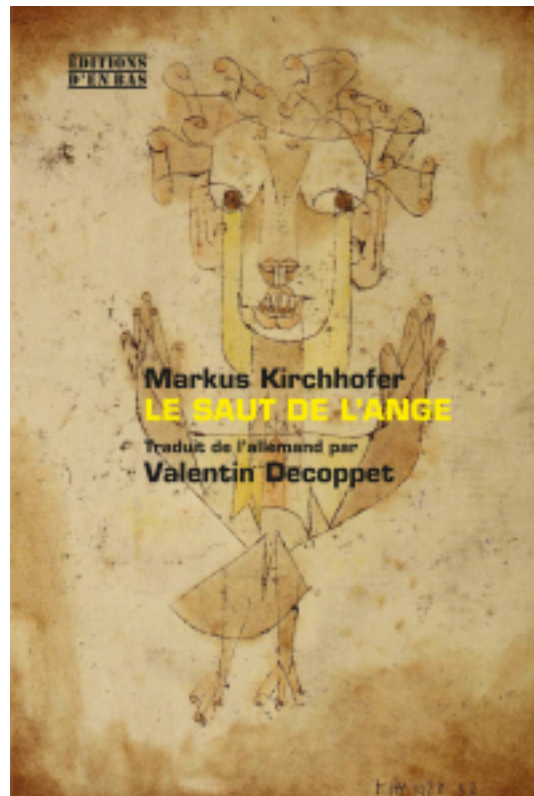


Portfolio de Valentin Decoppet

Valentin Decoppet est traducteur et écrivain.

Traductions

Valentin Decoppet traduit de l'allemand et de l'anglais vers le français. Sa première traduction, *Le Saut de l'ange et autres histoires*, de Markus Kirchofer, paraîtra en août aux Éditions d'En bas. Voici un extrait de cette traduction, ainsi que de deux autres, encore inédites.



Markus Kirchofer, *Le Saut de l'ange et autres histoires*, Éditions d'En Bas, Lausanne, 2020, traduit par Valentin Decoppet.

La Flottinette

Quand le camion s'enfonça dans la glace du lac, ce fut la fin de notre liberté. Avec Béatrice aussi ce fut la fin, avant même d'avoir vraiment commencé.

À l'époque, j'étais souvent au garage du village. Le patron était un chic type. Chez lui, je pouvais bricoler tout mon soûl sur

des vélos et des boguets. Des modèles accidentés, qu'on ne pouvait plus réparer. Bien sûr que je faisais aussi des tours en boguet, même si j'étais en fait trop jeune pour ça, légalement parlant. J'étais en train de démonter une Kreidler Florett avant que le lac ne gèle. On ne pouvait pas manquer les traces de la collision avec un arbre. Le moteur, le réservoir et le guidon pouvaient encore servir.

Dans la vieille forge se trouve le véhicule avec lequel, il y a cinquante ans, j'ai roulé à toute berzingue sur le lac. C'est une flottinette, un croisement entre une Florett et une trottinette. La trott', c'est un gamin du coin qui me l'avait donnée. Il trouvait qu'il était trop vieux pour en faire et il me l'avait échangée contre une vieille radio que je n'utilisais plus. Les roues de la trott' étaient trop petites pour ce que j'avais en tête, alors j'ai cherché quelque chose de plus approprié. J'ai testé des roues de faneuse mais leur profil n'adhérait pas assez bien sur la neige et la glace. Le profil de l'andaineur accrochait mieux. Avec ces roues-là, j'arrivais à bien me pencher dans les virages.

Pendant la période des fêtes, on avait pu deviner que le lac de Hallwil allait geler. Une fine couche de glace se formait déjà vers la pointe du lac, j'ai continué à travailler. Il a fallu visser le moteur de la Florett sur le plateau de la trott' avec des plaquettes et monter le moyeu denté sur la roue arrière. Faire passer la force motrice de la chaîne à l'engrenage s'est révélé difficile. Elle a giclé plusieurs fois aux quatre coins du garage. Pas dans une fenêtre, heureusement, sinon ça aurait fait toute une histoire, au garage comme à la maison. Dans le réservoir portant l'inscription « Florett » en caractères cursifs rouges, j'ai mis un mélange deux temps classique. J'ai monté le réservoir sur le moteur, la selle passager sur le réservoir.

Voici encore deux extraits de traductions réalisées par Valentin Decoppet. La première provient de *Die Maschine*, une pièce radiophonique de Georges Perec et Eugen Helmlé, la seconde d'un recueil de nouvelles de Lutz Seiler, *Turksib*.

Georges Perec, Eugen Helmlé, *Die Maschine*, Gollenstein Verlag, Blieskastel, 2001, [1972].

La Machine

≡ **processeurs prêts à l'emploi**

prêt à l'emploi

prêt à l'emploi

prêt à l'emploi

≡

TONALITE

ici érato.

**pour programmer
directement votre
question, veuillez
insérer la carte
perforée dans la
fente de lecture
et appuyer sur les
touches a et d**

CLIC

TONALITE

titre du poème

chant du promeneur nocturne

≡

date de composition

6 septembre 1780

≡

auteur du poème

goethe, johann
wolfgang von
1749-1832

≡

**langue originale
du poème**

allemand

≡

contenu du poème

sur toutes les crêtes
la paix,
sur tous les faîtes
tu sentirais
un souffle à peine ;
en forêt se taisent les oiseaux,
attends donc, bientôt
tu te tairas de même.

Lutz Seiler, *Turksib. Zwei Erzählungen*, Surhkamp, Berlin, 2008.

Turksib

Les secousses provenant des voies étaient maintenant plus fortes et se produisaient irrégulièrement ; les bras écartés, je me retenais aux murs de la minuscule cabine. Du siège en acier éclaboussé de fèces surgissait un gémissement, un chuintement métallique, dans lequel semblait aussi se déchaîner de temps à autres des éclats de rires qui seraient accroupis quelque part dans l'abîme, dans le ballast du remblai, et qui me résonnaient dans les oreilles comme un *Semeysemey* méprisant. Je ne pouvais plus rester longtemps sans devoir m'expliquer à mon retour dans le wagon-restaurant, chose qui se doublerait aussitôt dans la bouche de la traductrice et serait décuplée dans les commentaires du consul.

Même dans ce pays, de ce que j'en avais entretemps appris, il n'était pas interdit de posséder un compteur Geiger, bien au contraire : les guides touristiques européens le conseillaient, surtout pour calmer les voyageurs puisque, comme on nous l'indiquait, les valeurs mesurables d'une grande partie des territoires se trouvaient depuis bien longtemps à nouveau en-dessous des limites autorisées. Je n'avais jamais réfléchi à l'acquisition d'une telle technologie ou même cru à la possibilité de sa possession. Ils me paraissaient à présent encore plus précieux et particuliers, ce boîtier gris-vert et les circonstances dans lesquelles je l'avais acheté à l'un des marchands encagoulés qui bloquaient le quai avec leurs marchandises des plus rares avant le départ du train. Presque tout ce qui m'y avait été présenté comme « Souwenierr ! » semblait sortir d'entrepôts des pièces à conviction et des magasins pénitentiaires d'un empire et de son armée en pleine décomposition. Mais j'avais aussi vu de sombres montagnes de viande, des peaux, des raisins secs, du pain et des noix qu'on poussait dans des landaus à moitié couverts et souvent au pas de course sur les quais enneigés, gelés jusque sous les marchepieds en acier du wagon. À la fin, personne ne réussissait à éviter d'acheter quelque chose ; le compteur avait été mon admission dans le train.

Nouvelles

Valentin Decoppet écrit aussi des nouvelles, dont certaines ont été publiées sous pseudonyme. En voici quelques-unes.

Georges Henny, *Le carré de chocolat*, in "L'Épître", volume 6, 2019, pp. 185-191.

Le carré de chocolat

Voilà. Prends ton carré, ça ira mieux après. Tout doux. Laisse-le fondre sur ta langue. Non, attends un peu, ne te goinfre pas. N'avale pas, n'avale pas, voyons. Laisse le chocolat fondre, se mêler à ta salive, devenir une masse coulante. Fais-le passer entre tes dents, qu'elles brunissent un peu. Voilà. Ta langue court maintenant sur ton palais, elle enduit ta cavité buccale, le chocolat recouvre tes lèvres. Sens la matière, elle enrobe tes dents. Concentre-toi sur ta bouche. Avale doucement. Reprends un morceau.

Quand ça a commencé, tu devais avoir sept ou huit ans. C'est par hasard, vraiment, que tu l'as découvert. Dans ton souvenir, c'est arrivé après un événement habituel. Tu cherchais un endroit où te réfugier, il n'a pas pensé à regarder là-bas, c'était trop petit. Cachée derrière l'étagère du cagibi, tu l'entendais remuer tout l'appartement, il n'arrivait pas à te trouver. Tu as attendu longtemps qu'on t'oublie. Si longtemps qu'au bout d'un moment tu n'avais plus peur, tu avais faim. Dans le cagibi, il y avait à manger. Ta mère y rangeait des pâtes, des conserves, des épices et du sucre, des lentilles et du riz. Tu aurais pu te lever, prendre un paquet de biscuits. Mais les biscuits font du bruit, ça craque quand on les croque, le papier frétille. Il faut pouvoir ouvrir les conserves, tu n'étais pas encore assez grande, si tu en avais fait tomber une on aurait su où tu te cachais, on ne t'aurait plus oubliée. À quoi pensais-tu, avec ton ventre gargouillant, entourée par toute cette nourriture ? Tu as dû soupirer, hésiter, frôler des doigts les aliments, observer tout ça jusqu'à ce que ton regard se pose sur une plaque

de chocolat dans une boîte transparente. Ta mère en retirait l'emballage et la mettait dedans pour garder un œil sur son stock. C'était sa seule arme, elle savait quand il en prenait, elle pouvait le contrôler. Elle te donnait toujours un bout de chocolat avec un bout de pain pour les dix heures, mais tu n'y avais jamais fait attention. Il fallait manger pour ne pas avoir faim avant midi. La matière sucrée, que tu sentais à peine, noyée dans la fadeur blanche du pain, glissait dans ta gorge sans aucun plaisir. Ce n'était qu'un bout de pain, avec un bout de chocolat.

Il n'y avait rien d'autre, tu as pensé en voyant le chocolat. Tu as oublié les pâtes que tu aimais manger crues quand ta mère cuisinait, une pâte de temps à autre, la coquille devient molle, ta langue râpe les coins de blé, les petits bouts collent aux dents, se coincent dans les gencives. Tu as oublié les biscuits qui craquent, les conserves qui cassent, il n'y avait rien d'autre que le chocolat.

Neue Nachricht, Valentin Decoppet, traduit du français par
l'auteur et Maria Magnin

Alle Kinder sind verbrannt.

Sie trinken gerade einen Kaffee mit Ihren Kollegen, als eine Nachricht auf Ihrer Smartwatch erscheint.

– Benjamin: Puls erhöht.

Da Sie seinen Stundenplan auswendig können, sind Sie nicht beunruhigt. Dienstagmorgen, Viertel nach Zehn, das ist die Sportstunde, Ihr Sohn schwitzt ganz einfach auf dem umzäunten, gesicherten Sportplatz seiner Schule. Das Sportprogramm war einer der Pluspunkte des Instituts gewesen.

– Cassandra: Puls erhöht.

Das ist schon etwas irritierender. Da Sie den Stundenplan Ihrer Tochter auswendig können, wissen Sie, dass sie im Englischkurs sitzt. Vielleicht ist es ein unangekündigter Test, Ihre Tochter ist nicht vorbereitet, sie wird sich heute Abend darüber beschweren.

– Benjamin: Herzfrequenz steigend.

– Cassandra: Herzfrequenz steigend.

Die Benachrichtigungen von den Smartwatches Ihrer Kinder beginnen wirklich Sie zu beunruhigen. Sie hatten extra die beste Schule ausgewählt, mit einem tadellosen Sicherheitsdienst, niemand konnte hinein oder hinaus, ohne drei vergitterte Türen zu passieren, von denen die letzte noch dazu dreifach schussicher verglast war. Sie trinken einen Schluck Kaffee und beobachten unauffällig Ihre Kollegen, deren Kinder dieselbe Schule besuchen.

Die Kollegen beobachten Sie auch.

Während Sie so tun, als würden Sie auf Ihrem Telefon herumtippen, wählen Sie alle zugleich und mit grösstmöglicher Diskretion die Nummer des Schulsekretariats, um herauszufinden, was los ist. Mit einer beinahe koordinierten Bewegung stehen Sie gleichzeitig mit Ihren Kollegen auf, Sie geben einen wichtigen Anruf vor.

Die Leitung ist besetzt.

Ohne aufzublicken, wissen Sie, dass Ihre Kollegen in derselben Situation sind.

Sie wählen die Nummer der Polizei.

Man informiert Sie, dass ein Einsatz an dem von Ihnen genannten Ort im Gang ist, der Mann am anderen Ende der Leitung weiss nicht mehr darüber.

– Benjamin: tiefer Sauerstoffgehalt, Bewusstlosigkeit wahrscheinlich.

– Cassandra: tiefer Sauerstoffgehalt, Bewusstlosigkeit wahrscheinlich.

Ohne etwas zu sagen, verlassen Sie das Büro, eilen zu Ihrem Auto, die Schule ist nicht weit.

– Cassandra: Temperatur erhöht, Schweissausbruch.

Sie verfluchen die Uhr.

Bei der Ausfahrt des Parkhauses hätten Sie beinahe einen anderen Wagen gerammt.

– Benjamin: Puls schwach.

Sie überschreiten das Tempolimit, überfahren ein Rotlicht, rasen bis zu einer Strassensperre, Sie sehen Rauch, verlassen das Auto mitten auf der Strasse und rennen. Niemand kann Sie aufhalten, Sie hören Explosionen und das Summen der Nachrichten auf Ihrer Smartwatch, Sie erreichen die Schule und ein Feuerwehrmann drückt Sie zu Boden, Sie hören Schreie, Sie sehen Flammen und hinter den Flammen Schatten, die hinter den Türen der Schule eingeklemmt sind.

– Benjamin: Herzversagen.

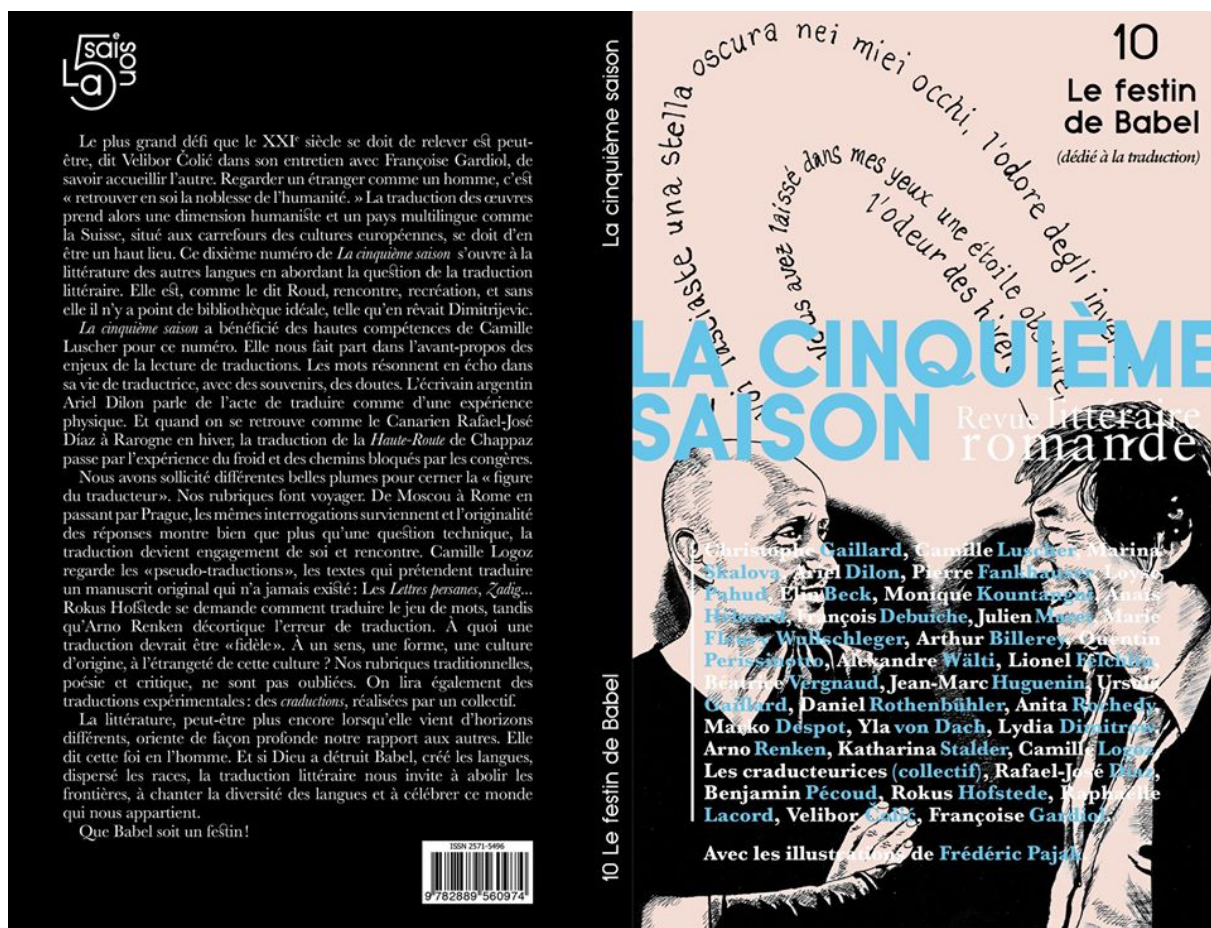
– Cassandra: Herzversagen.

Alle Kinder sind verbrannt.

Collectif

Valentin Decoppet fait partie du Collectif Craduction, un groupe de jeunes auteurs et autrices, traducteurs et traductrices qui proposent une performance de craduction, un genre littéraire qu'ils ont créé. La première performance a eu lieu dans le cadre du Festival Fureur de lire 2019 à Genève. Voici un extrait de craduction publiée dans la revue "La Cinquième saison".

Les craducteurices (collectif), *Extraits de craduction*, in "La Cinquième saison, revue littéraire romande", mars 2020, n°10, "Le festin de Babel", pp. 173-186.



Selma Lagerlöf, *Nils Holgerssons underbara resa genom Sverige*

KAPITEL I

POJKEN

TOMTEN

Söndag 20 mars

Det var en gång en pojke. Han var så där en fjorton år gammal, lång och ranglig och linhårig, Inte stort dugde han till: han

hade mest av allt lust att sova och äta, och därefter tyckte han om att ställa till odygd.

Nu var det en söndagsmorgon, och pojkens föräldrar höllo på att göra sig i ordning för att gå i kyrkan. Pojken själv satt i skjortärmarn på bordskanten och tänkte på hur lyckligt det var, att både far och mor gingo sin väg, så att han skulle få rå sig själv under ett par timmar. "Nu kan jag då ta ner fars bössa och skjuta av ett skott, utan att någon behöver lägga sig i det," sade han för sig själv.

Men det var nästan, som om far skulle ha gissat sig till pojkens tankar, för just som han stod på tröskeln och var färdig att gå, stannade han och vände sig mot honom. "Eftersom du inte vill gå i kyrkan med mor och mig," sade han, "så tycker jag, att du åtminstone kan läsa predikan hemma. Vill du lova, att du gör det?" "Ja," sade pojken, "det kan jag väl göra." Och han tänkte förstås, att inte skulle han läsa mer, än han hade lust till.

Chapitre I

Le garçon

Les tomates

Dimanche 20 mars

Il était une fois un garçon. Il était fort et grand et avait de longs cheveux roux bouclés. Un beau jour, il se dit : j'en ai marre, j'aimerais partir en vadrouille avant d'accepter un poste que je garderai jusqu'à mes 80 ans.

Mais c'était un dimanche matin, et le garçon fouraillait sombremenent le sol avec sa cuillère, c'était en ordre, il s'ennuyait comme un cimetièrre. Les garçons savent toujours être tout au bord des limites imposées par leur « marmarn », et il pensait à l'heure délicieuse qui viendrait, quand il pourrait emprunter un chemin sans hésiter, il savait que sur les bords se trouveraient

les crânes de ses ennemis, entres autre pour trinquer. « Mais je ne peux pas, je ne veux pas, non je ne veux pas bosser, et la scoottette est si sottte, autant attendre le wagon pleins de buveurs pour aller au lac, et m'y imbiber, », se dit-il à lui-même.

Mais il y avait en ce temps, des crânes délaissés hantent souvent les pensées des petits garçons, il y avait donc en ce temps un stand pour trinquer qui était « färdig », donc « fertig », donc gras, un stand de viande qui faisait saliver le bonhomme. « Efer-son, est-ce que tu es déjà allé en ville et connu des médecins ou d'autres gens ? » dit-il, « Bien sûr petit, si tu savais l'atmosphère qu'il y a là-bas on se laisse prendre facilement. Est-ce que tu aimerais, toi, y aller ? » « Oui », dit le garçon, « mais je ne peux pas sortir de la vallée ». Il tangua vers la forêt, entre les crânes qui sentaient la mer, et il avait plein de regrets inutiles.